

et chimiste, puis il manifesta une vive admiration pour le paysage que nous traversions, et s'écria : " Ah ! la nature ! Que c'est beau, la nature ! Je dis la nature, ajouta-t-il en promenant autour de lui un regard satisfait, car, grâce aux progrès de la science, nous sommes aujourd'hui débarrassés du nommé Dieu. Je pense, ajouta-t-il, qu'un homme aussi éclairé que vous est de mon avis.

— Votre avis, lui dis-je, me semble consister à appeler Dieu la nature, et je crois bien que ça lui est égal.

— Non, monsieur, je ne crois pas en Dieu ; je suis athée.

— Je vous prie de croire à ma commisération.

— Si vous paraissiez plus disposé à causer pour abrégé le voyage que vous ne paraissez l'être, je vous prouverais.....

— Monsieur, repris-je, une longue expérience m'a appris que sur ce sujet on n'a jamais dit et on ne dira jamais que des sottises : c'est pourquoi je n'en parle jamais et n'en écoute parler que le moins possible."

Et je me remis à lire le journal, du moins à le remettre devant mes yeux.

Mon homme s'adressa alors à nos compagnons de route, et un seul consentit à discuter avec lui. Nous ne tardâmes pas à arriver et, comme je descendais de wagon, l'athée me tendit obligeamment un paquet qui composait mon bagage et me dit :

— Au revoir, monsieur.

— Adieu, monsieur, repris-je, bon voyage, et que Dieu vous bénisse !

J'en ai connu un autre, et je l'ai connu davantage ; c'était un homme de très petite taille et, comme beaucoup de ces petits hommes, il affichait de grandes prétentions à la vigueur ; tout, dans sa physionomie, dans ses attitudes, dans le son de sa voix, semblait dire : " Je suis petit, mais fort, mais terrible." S'il vous tendait la main, il serrait la vôtre avec un effort qui paraissait de tous ses muscles à la fois, et quelqu'un qui lui aurait dit : " Vous me faites mal," aurait pu lui emprunter de l'argent, tant il aurait éprouvé de satisfaction. Il fronçait volontiers ses petits sourcils, en disant : " Ce n'est pas parce que je suis petit qu'on m'en fera accroire." Naturellement, il se déclarait républicain du rouge le plus vif, libre penseur et athée.

Il permettait à sa femme et à sa fille d'aller à la messe le dimanche, haussait ses petites épaules et lançait quelque sarcasme à leur départ et à leur retour ; pour lui, il allait le plus souvent se montrer sur la place de l'église, à la sortie des " fidèles," fumant une très grosse pipe et souriant dédaigneusement.

Il serait difficile de dire pourquoi les soi-disant athées se font gloire de braver, de provoquer un Dieu qui, selon eux, n'existe pas, et ce qu'ils y trouvent de brave. Peut-être ne sont-ils pas tout à fait sûrs : c'était, du moins, le cas de notre petit homme.

Je me rappelle un proverbe latin : " L'athée, il suffit de la piqure d'une puce pour lui faire invoquer les dieux. *Pulicis morsu, deos invocat.*"

Plus d'une fois, lorsqu'il avait appris la mort de quelque connaissance ou de quelque voisin et qu'il avait été convié à l'enterrement, il accompagnait le mort jusqu'à la porte de l'église, l'attendait dehors et se remettait dans le cortège jusqu'au cimetière. Il ne comprenait pas qu'on se fît porter à l'église, et annonçait à sa famille que, lorsqu'il ne serait plus, il proscrivait toute cérémonie religieuse, et surtout défendait qu'on laissât pénétrer jusqu'à lui aucun " calotin."

Il tomba malade ; sa maladie eut plusieurs phases ; deux ou trois fois, on put espérer la guérison, puis il retombait dans un danger réel. Quand il allait mieux, lorsque le médecin annonçait un progrès dans la guérison, il disait :

— Je vois la mort sans la craindre ; je vais mourir comme j'ai vécu, bravant les superstitions du vulgaire ; qu'on ne me parle pas de prêtre.

Mais quand survenait une rechute qui inquiétait le médecin et la famille, il ne disait plus rien, et il n'était pas difficile de voir qu'il était en proie à de terribles anxiétés. La vérité est qu'il avait été élevé chrétiennement et que beaucoup d'idées et de sentiments se réveillaient en lui, mais aussi des craintes et même des terreurs.

Il se contenait le jour ; mais la nuit, quand il croyait n'être pas vu, il était agité cruellement ; sa femme et sa fille se désespéraient, non pas seulement de la lutte morale qui torturait le malade et qu'elles ne voyaient peut-être pas, mais de son refus de voir un prêtre et de se soumettre aux pratiques usitées, refus qui, d'après leurs idées, le condamnait irrémédiablement à la damnation et à l'enfer ; elles n'osaient plus lui en parler, dans la crainte d'exciter des blasphèmes.

J'allais le voir quelquefois, sur sa demande. Au fond, il était comme les enfants, qui ne veulent pas sortir seuls dans la nuit, et c'est une nuit bien sombre que celle qu'il avait devant lui.

Un matin, après une mauvaise nuit, je le trouvai silencieux, les yeux fixes, comme cherchant à voir plus loin : sa perplexité douloureuse était visible.

— Cher monsieur, lui dis-je, je vous connais déjà depuis longtemps et ai pu apprécier votre énergie ; vous êtes un homme fort, vraiment fort, non pas de ceux qui font parade d'une fermeté qu'ils n'ont pas. Il y a les hommes forts et les fanfarons, et certes vous n'êtes pas un fanfaron. Je vais donc vous parler ouvertement.

A ces mots, une impression de terreur parut sur sa figure.

— Votre état est grave, lui dis-je, mais le médecin est de mon avis : avec une constitution aussi robuste que la vôtre, on revient de plus loin, et, pour ma part, j'ai foi dans votre guérison ; mais il y a ici des gens plus malades, plus affligés, plus effrayés surtout que vous : c'est votre femme, c'est votre fille. Outre les craintes que leur inspire une maladie dangereuse d'un objet justement aimé et respecté, elles ont sucé avec le lait et cultivé par une pratique de toute leur vie, à laquelle vous avez eu le bon sens et l'élévation d'esprit de ne pas vous opposer, des idées religieuses, des superstitions, si vous voulez, qui leur font craindre, pour une vie future dont elles ne doutent pas, d'être à jamais séparées de vous parce que vous n'aurez pas, vous esprit fort, vous libre penseur, consenti à vous soumettre à ce qu'on appelle les devoirs religieux. Braver la mort, braver les menaces de l'Eglise, dont, après tout, cependant, la vanité ne nous est pas tout à fait prouvée, ce ne serait rien pour un homme fort comme vous ; mais il y a quelque chose de plus fort à faire, et qui demande une tout autre énergie, dont je vous crois cependant capable : c'est, pour leur éviter une vie entière de désespoir, de vous élever au-dessus de vos idées philosophiques, au-dessus de vos convictions, toutes fermes qu'elles soient, c'est d'avoir pitié d'elles, c'est de leur laisser la persuasion que, si vous êtes arraché à leur tendresse, vous ne ferez qu'aller les attendre dans une vie bienheureuse à laquelle vous ne croyez pas, mais